

Vingt-quatre heures

La nuit n'en finit pas. Il se réveille à plusieurs reprises dans la pesanteur noire et étouffante de sa chambre. Il est étendu sur son lit. Il a l'impression qu'il ne peut ni bouger ni respirer, comme s'il avait été enterré vivant. Il se débat pour déplacer la literie posée sur son corps. Il halète. Les draps collent à sa peau transpirante. Il entend des bruits de portes qui se ferment. En se cramponnant à la potence avec sa main gauche, il peut apercevoir un rai de lumière qui filtre sous la porte. Il faut qu'il aille aux toilettes mais il ne sait pas comment s'y prendre. Ses membres sont raides et durs mais le temps presse. C'est la panique. Sa main gauche explore l'espace autour de lui. Il cherche la sonnette. Il ne trouve rien. Et puis, tout à coup, il se souvient qu'il a une sonde urinaire. Il perçoit pourtant une poussée chaude et liquide qui lui échappe. Il aimerait vérifier s'il a mouillé son lit mais il ne sent plus sa main droite qui est restée sous les draps. On dirait qu'elle a disparu. Il bouge ses deux jambes pour se convaincre qu'elles fonctionnent encore. Il se sert de sa main gauche pour masser son épaule droite qui est engourdie.

Il a dû s'assoupir un instant car la clarté du jour filtre maintenant à travers les stores. Il se sent mal car tout lui rappelle l'inconfort de sa situation. De cette nuit sans repos, de ce sommeil sans la qualité du sommeil, il ne lui reste que cet intime sentiment de malaise associé à une fatigue qu'il ne contrôle pas et qui le brûle de l'intérieur. Cette fatigue le laisse trop las pour imaginer autre chose de sa vie. Il reste allongé en rêvassant. L'odeur âcre qui règne dans la chambre ne le gêne plus. Il s'y est habitué. Il attend quand même avec impatience que l'infirmier du matin vienne ouvrir la fenêtre qui jouxte son lit. Que les matins sont durs quand on doit faire face à une nouvelle journée! Plus tard, il prendra son petit-déjeuner. Il espère alors qu'il parviendra à chasser ces mauvaises musiques de sa tête.

Il fait complètement jour. Il entend des pas qui résonnent dans le couloir, des charriots qui s'entrechoquent, des voix qui chuchotent ou qui implorant. La matinée est avancée mais il ne voit pas l'heure car la petite pendule de sa table de nuit est retournée et il n'a pas la force d'amener sa main jusque-là. Il se pelotonne sous ses draps en attendant la tournée de l'équipe du matin. Il s'endort. Il se réveille. Il s'abandonne à nouveau. Il pense que c'est une drôle de tristesse qui l'habite depuis l'annonce de sa maladie. Une tristesse en bruit de fond. Une tristesse qui ne lâche jamais prise. Une tristesse qui ne

lui laisse pas une seconde de repos. Une tristesse un peu extérieure à la façon de ces torchères qui n'éclairent que les façades. Mais c'est une tristesse à part entière.

Un infirmier s'approche de lui en souriant. Il est réinstallé. Il reçoit sa première ration de médicaments. L'infirmier l'observe et l'interroge gentiment en même temps, il jette aussi des coups d'œil rapides aux appareils de mesure qu'il emmène avec lui d'un malade à l'autre. Plus tard, ce sont les médecins de l'unité qui défilent en s'arrêtant devant chaque pied de lit. Ils étaient nombreux aujourd'hui. Les médecins habituels mais également un chef et plusieurs néophytes qui suivaient le cortège. Lui, il sait bien que sa situation se présente mal. Il a bien compris. En conséquence, il refuse d'être le prisonnier

■ **... Que les matins sont durs
■ quand on doit faire face à une
■ nouvelle journée! ...**

des sourires menteurs que lui adressent certaines blouses blanches. Il connaît la vérité. Il sait qu'il a un cancer avec des métastases. Il a conscience de la détérioration qui l'attend. Il aimerait tellement quitter cette chambre. Ses yeux expriment parfois cette furieuse exigence lorsqu'on s'entretient avec lui sur la suite des soins. Il aimerait rentrer chez lui mais il sait que ce ne sera peut-être plus possible.

Il est à peine treize heures. Le déjeuner s'est pour une fois déroulé sans problème. Il a pu déjouer tour à tour sa faiblesse et ses nausées. Il s'est traîné hors de son lit jusqu'à la table mais il en paye le prix. Il est épuisé. On l'a réinstallé sur son lit. Il tourne le dos à la chambre et au monde entier. Arrive ensuite l'heure des visites. De nombreux visiteurs déambulent d'abord devant la porte avant d'oser entrer. Ils marquent habituellement un autre temps d'hésitation en apercevant leurs proches. Ils font des sourires conciliants. Ils hochent la tête. Ils tergiversent avant d'oser retirer leur veste. Il pense alors à cette phrase qu'il a entendue l'autre jour dans la bouche d'un de ses compagnons de chambre à l'occasion de la visite d'un proche justement: «je n'ai jamais été aussi heureux de te voir». Ce qu'il ne supporte pas, c'est qu'il pense que cette phrase peut être vraie lorsqu'on est privé de tout mais que le corps et l'esprit ne veulent pas lâcher prise. Il a de la peine à se concentrer mais il ne parvient pas à s'empêcher d'écouter les discussions des autres. Il trouve curieux de ressentir cette impression qu'il a de parvenir imman-

quablement à repérer les malades les plus intraitables: ceux qui ne sortiront plus de l'hôpital parce qu'ils sont condamnés et ceux qui demeureront irréductiblement confits dans leurs maladies car ils ont aussi peur de guérir que de mourir.

Le reste de l'après-midi est consacré à divers examens qui détermineront les modalités de ses traitements. Tout en tentant de contrôler l'imprévisibilité de ses intestins, il passe d'un couloir à l'autre, d'une salle d'attente à la table de l'IRM. On l'invite à s'asseoir, à s'allonger, à respirer profondément ou à cesser de respirer. Il s'exécute du mieux qu'il peut mais ses cuisses tremblent. Il sent son cœur qui bat la chamade. Il a la gorge sèche, les mains moites et sa tête le lance. Appeler l'un ou l'autre de ses proches pour entendre une voix familière? Appeler avant qu'il ne soit trop tard? Mais qui appeler et pour dire quoi? Il est perdu. Il est tétanisé. Ereinté par tant d'épreuves, il ne verra pas venir la fin de la journée. Son portable restera dans la poche de sa robe de chambre. Il ne touchera pas non plus à son dîner. Il ne verra pas l'équipe du soir qui prend possession du service. Il n'entendra pas mes collègues qui se pencheront vers lui pour lui demander comment il va.

Sur le chemin de l'hôpital, il m'arrive de me sentir lourd. Une lourdeur en bruit de fond. Une lourdeur qui ne me laisse pas de répit. Une lourdeur qui me brûle à l'intérieur. Mais qu'est-ce que je pourrais faire pour que s'arrête la souffrance de ceux qui sont frappés? Je cherche dans tous les sens. Je pense que la plupart de mes patients n'ont aucune marge. Au-delà des apparences qu'ils se donnent parfois, ils ont d'ailleurs tous le même air d'anxiété exacerbée. Ils redoutent que la maladie leur fasse perdre pied. Ils ont à peine le sentiment d'émerger pour eux-mêmes et ils doivent pourtant faire face à des responsabilités affectives et financières redoublées car la vie continue pour chacun. Elle poursuit son programme sacré. Cette auguste chaîne de morts et de vivants: la vie de ceux qui s'en vont et la vie en cours de ceux qui n'en voient pas encore le bout.

Dr Christophe Luthy

Service de médecine interne de réhabilitation
Département de réhabilitation et gériatrie
HUG, 1211 Genève 14
christophe.luthy@hcuge.ch

